

THÉÂTRE LES TANNEURS



© MARGOT DUFEUIL FRELLE (PHOTO DE RÉPÉTITION)

DOSSIER DE PRESSE

MENACE CHORALE

GABRIEL SPARTI

CRÉATION – THÉÂTRE

20 – 31.01.2026

Contact presse

Emilie Gäbele

emilie@lestanneurs.be

+32 (0)2 213 70 52

**THÉÂTRE
LES TANNEURS**

Théâtre Les Tanneurs

+32 (0)2 512 17 84

rue des Tanneurs, 75-77
1000 Bruxelles

SOMMAIRE

INFOS PRATIQUES	p. 4
PRÉSENTATION	p. 5
RENCONTRE AVEC GABRIEL SPARTI	p. 7
GABRIEL SPARTI : PORTRAIT	p. 14
GÉNÉRIQUE	p. 18

INFOS PRATIQUES

HORAIRES

ma & ve 20h30 – me, je,- & sa 19h15

DURÉE ESTIMÉE

2h

RÉSERVATIONS

En ligne – reservation@lestanneurs.be – +32 (0)2 512 17 84

ADRESSE

rue des Tanneurs 75-77, 1000 Bruxelles

TARIFS

25/20/14/10/6 € + Article 27

VISUELS

[Télécharger les visuels](#)

TOURNÉE

Manège, scène nationale de Maubeuge (FR) : 16 janvier 2026

La Halle aux Grains – Scène Nationale de Blois (FR) : 10 mars 2026

La Maison de la culture de Tournai : 24 et 26 mars 2026

Comédie de Genève (CH) et Théâtre Garonne – Scène européenne (Toulouse, FR) : Saison 2026-2027

PRÉSENTATION

« Je vous photographierai jusqu'à ce que vous ne soyez plus qu'un seul visage. Une tête, une bouche, un regard, une unique expression ! »

Chœur final de Botho Strauss

La chorale d'Ici a perdu son chef – et voilà que, providentielle, une cheffe italienne de renom débarque pour insuffler un nouvel élan au petit groupe. L'événement intrigue et crée la rumeur : on se demande ce que vient faire une sommité étrangère dans cette ville sans envergure ni spécificité remarquable.

Au fil des frictions entre la petitesse de la chorale amatrice et le projet ambitieux de la nouvelle venue, c'est une singulière figure du chœur qui se dessine, tout aussi risible qu'inquiétante. Manipulant corps, affects et répertoires, la cheffe va chercher à propulser l'insignifiante chorale d'Ici au premier rang d'un grand événement européen.

Sur cette situation élémentaire, Gabriel Sparti construit une deuxième création qui prolonge l'ironie inquiète d'*Heimweh/Mal du pays*, auscultant une nouvelle figure monstrueuse du corps politique contemporain. Là où le premier spectacle jouait jusqu'à l'absurde avec un désir de conformisme asphyxiant les démocraties européennes, *Menace chorale* s'attaque aux désirs d'ordre, d'autorité et de puissance qui menacent à présent les démocraties dans leurs fondements-mêmes.

À nouveau, c'est par le rire que l'on tentera de déplacer les regards sur cet état de crise où « l'ancien meurt, le nouveau ne peut pas naître », tandis que « pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés » – selon les mots que posait Antonio Gramsci face aux diverses formes de fascisme qu'il voyait poindre dans les années 1930.



RENCONTRE AVEC GABRIEL SPARTI

***Menace chorale* est une critique du nationalisme, du fascisme. Tu désirais aborder ce sujet depuis longtemps ?**

L'entame de mon travail autour de la critique du nationalisme s'est développée pendant mes études. Je me suis intéressé entre autres à la xénophobie ordinaire dont mon père – immigré italien – a été victime en Suisse. Je suis remonté ensuite à mes grands-parents italiens. D'un côté, un grand-père communiste et créateur de l'antenne du parti communiste italien au Tessin. De l'autre côté, un grand-oncle membre du parti fasciste de Mussolini. Mais ces matériaux personnels ne sont pas utilisés comme terreau du spectacle.

Le paysage politique s'assombrit en Europe comme partout dans le monde. Les politiques d'extrême droite contemporaine séduisent, c'est indéniable. La séduction est intrinsèquement liée au désir, et pour l'extrême droite au mensonge et à l'illusion. La question que nous nous posons est donc : qu'est-ce qui peut nous séduire là-dedans, qu'est-ce qui crée du fantasme, et comment pouvons-nous rendre cette question centrale par le théâtre ?

Pourquoi avoir choisi d'aborder ces thématiques via la métaphore de la chorale ?

Car cela me permettait de travailler le matériau musical sous un angle particulier, à savoir par des figures (les choristes) pouvant représenter un bain social large. Les gens, on pourrait dire, nous, tout le monde, avec leur réalité, leur étrangeté, leur clownerie, leur profondeur, leurs désirs, leurs rêves.

Aussi, le chant et la musique charrient des affects passionnantes, contradictoires. On peut être extrêmement touché·e par une mélodie alors que nous haïssons les paroles quand nous les examinons de plus près. Cela rend sa puissance à l'art, tout en nous demandant de le regarder sous tous ses angles. Certain·es disent « Quand il y a de la beauté, il faut partir en courant », d'autres disent « Ce qui nous manque aujourd'hui, c'est la beauté », je pense que les deux ont raison en fonction de quelle beauté on parle. Mais beauté, art, esthétique, désir, rêve sont des idées auxquelles il faut rendre leurs mots, leur radicalité.

Un mot sur les personnages qui composent cette chorale ? Quelles évolutions vont-ils être amenés à faire ?

On peut parler d'illusion, d'évolution ou de régression – toutes particulières en fonction de chaque personnage. Mais nous travaillons sur un bain social conformiste, attentiste, quasi réactionnaire. On parle souvent de l'état de stagnation qui va être mis en mouvement par des désirs de grandeur, de puissance collective ou individuelle, par des fantasmes.

Menace chorale travaille sur un groupe social représentant plusieurs couches sociales, pris dans une sorte d'attente politique. Ils et elles se font embarquer dans un programme culturel européen aux relents conservateurs et réactionnaires. À l'intérieur de cette situation, des désirs et des rêves apparaissent, comme un désir commun de grandeur, alors que le quotidien s'appauvrit. Ils et elles sont donc face à un mensonge, ce qui n'empêche pas les désirs et les rêves de prendre forme.

Une manière de dire que les gens qui votent à droite ne sont pas des « imbéciles ». Ils sont, comme nous tous et toutes, des sujets désirants. C'était pour moi intéressant de pouvoir remettre au centre la question du désir, car si nous laissons ça à l'extrême droite, alors nous allons continuer à aller dans le mur.

Comment réussir à aborder ce sujet, complexe et inquiétant, avec humour malgré tout ?

Je parlerais plutôt de dérision, ce qui induit un rire qui grince, ou en tout cas qui lui aussi évolue et se regarde, s'analyse (de nouveau, le rire, l'humour, ça ne veut pas dire en soi quelque chose). On pourrait dire qu'on peut faire de la dérision que si nous embrassons toute la situation, sinon ça devient méprisant. Humour ne veut pas forcément dire « légèreté », c'est plus un espace de tension et de détente. Nous pouvons donc être inquiété·e en riant, ou mal à l'aise et rire.

Tout de même, je crois que notre esthétique s'autorise à être méchante avec les figures qu'elle montre, avec l'attachement qu'elles suscitent, avec nos petites compromissions affectives quand on s'attendrit de leurs petits bavardages... Et ça commence d'abord par un rapport à notre propre plaisir artistique : on a besoin de s'attacher à la manière dont ces figures nous attendrissent et vivent au plateau pour mieux pouvoir décorer et massacer les ressorts de leur séduction.

Ce spectacle suit-il logiquement *Heimweh/Mal du pays* ? Au-delà de la patte artistique, quels liens y a-t-il entre les deux spectacles ?

Ils ne se suivent pas logiquement, mais je cherche en effet à approfondir quelque chose, donc le lien est principalement

théâtral, et pas narratif. Comme je suis en début de recherche, il y a de la continuité pour cloquer quelque chose que je ne sais pas bien nommer, il y a toujours la question qu'il faut toujours se répéter : « Comment on fait du théâtre ? ».

Un mot sur les inspirations du spectacle ? Quels matériaux as-tu utilisés pour concevoir la dramaturgie et la forme de *Menace chorale* ?

Toute une série de références : nous avons évidemment tous les chants que nous manipulons, que j'ai choisis parce que je les trouvais beaux et qu'ils mettaient en jeu une complexité affective théâtralement intéressante – souvent issue du romantisme. Aussi parce que j'ai constaté que la séduction plus ou moins perverse qu'ils ont exercée sur moi et l'équipe se retrouve très étonnamment dans leurs histoires : des circulations internationales faites de récupérations, de réécritures, de retournements de sens, de compromissions...

Nous avons aussi été accompagné·es par de nombreux·es auteur·rices : Elfriede Jelinek, Joseph Roth, Elias Canetti, Sigmund Freud, Robert Walser, Charlotte Beradt, la revue Trou noir, Déborah V.Brosteaux, Klaus Theweleit. Et deux films ont agi sur moi de manière plus ou moins directe : *Roma* de Federico Fellini et *Le voyage des comédiens* de Theo Angelopoulos. Au-delà des œuvres et des auteur·rices qui ont inspiré la dramaturgie, certaines figures proviennent de personnalités réelles, médiatiques ou quotidiennes.

Comment s'est déroulée l'écriture du spectacle, notamment avec les acteurs et actrices ?

Au départ, j'ai des désirs d'images, de scènes et de trajectoire globale, presque une idée de spectacle avant les répétitions

(j'ai ici approché les répétitions en écrivant une nouvelle par exemple). Ensuite mon désir de spectacle se déplace et (après avoir construit un premier objet virtuel), je laisse complètement l'équipe s'en emparer et désirer ses propres séquences à partir des premiers textes. Et puis, à nouveau, je me permets de désirer un spectacle à partir de ce qu'ils composent, en faisant dévier les éléments... et ça continue comme ça en allers-retours entre des projections qui se contrarient.

J'ai l'impression que c'est un mélange de générosité et de conflictualité : à différentes étapes, nous (les acteur·rices, le dramaturge, la lumière, le son, la scénographie, la mise en scène) nous voyons tour à tour dépositaires de l'écriture d'un spectacle fantasmé qui se voit massacré et recomposé dans l'étape suivante, jusqu'aux arbitrages définitifs (qui se trouveront durant les représentations).

Par rapport à l'aspect musical, très présent dans la pièce, comment as-tu choisi les chants du spectacle, certains venant de répertoires non anodins ?

La musique raconte avant tout le bagage culturel commun, que ce soit des hymnes, mais aussi des chansonnettes qui rassemblent. Quelles sont les musiques qui rassemblent aujourd'hui ? Et quelles sont celles qui peuvent être détournées ? Le chant n'est jamais pris pour sa première utilité : il est détourné, que ce soit par sa répétition ou sa manière de le chanter. L'enjeu n'est pas du tout de juste entendre de la musique ou de décorer, mais de voir ce que cette musique peut venir renforcer ou contredire dramatiquement.

Une chorale répète des chants, d'abord inoffensifs, puis de plus en plus malaisants. La musique installe indéniablement

une ambiance. Elle prend le pouvoir et peut raconter un état du monde, d'une figure, d'un pays, des manières d'être.

Comment s'est passée la direction d'acteur·rice autant dans le jeu que dans le chant ? Ont-ils et elles été choisi pour leurs capacités en chant ?

Non, il fallait au mieux chanter juste, mais ce n'est pas la première chose à laquelle nous pensions. Pour la direction d'acteur·rice, il y a eu plusieurs étapes, mais nous avons commencé par dessiner un langage commun sur la théâtralité, sur le jeu, le type de figure campée. Ensuite, ces outils ont permis d'écrire collectivement la forme par improvisations et propositions. Le centre du jeu va se travailler durant les quatre dernières semaines de création, et je crois que nous allons chercher à nous dérouter, à trouver comment notre écriture ne nous laissera pas indemne, à accueillir le trouble que notre dramaturgie pourra déclencher. Pour cela, il faudra laisser la place à ce que cela puisse arriver, donc trouver l'étrangeté du plateau dans son plus grand dépouillement.

Je pense que nous travaillons sur une théâtralité qui exige beaucoup de discrétion, de finesse, de détail. La dramaturgie arrive par indices, et je crois que le jeu doit faire de même. Ne pas montrer ce qu'il y a à penser, sentir, mais être un peu derrière l'évidence, en recherche d'un angle, pour que le public en fasse de même. La pièce sera bien plus un outil qui nous permet de regarder les ressorts que cette chorale éveille en nous qu'un spectacle qui nous permettrait d'exposer ce qu'on aurait compris – et donc stabilisé – de ce groupe et de sa trajectoire.

Un mot sur la scénographie ? Avez-vous fait face à des défis techniques ?

Le défi technique se situe dans son utilisation, son évocation au fur et à mesure du spectacle. Nous ne sommes ni dans un méta-théâtre assumé, ni dans une fiction totale. Nous sommes dans un local de répétition, qui est l'espace du théâtre. Il y a aussi du trouble à chercher là-dedans. La scénographie viendra donc comme une image fictionnelle qui intègre l'espace du théâtre pour proposer une autre strate de fiction (le fantasme). L'enjeu est que cela ne soit pas amené comme un concept et ne soit pas non plus sur-explicité. La scénographie intégrera donc petit à petit le plateau, ainsi nous pourrons y intégrer de plus en plus d'esthétique, d'image.

Quelle place donnes-tu aux spectateur·rices dans tes spectacles ?

Même si le public reste « cantonné » à son rôle de public – ce ne sont pas des performances participatives –, je l'invite à la réflexion de manière diffuse. Je travaille de concert avec les spectateur·rices. L'enjeu est de mettre le bordel dans les affects attendus d'une époque : détourner certaines formes de séduction de leur objet, les retourner contre elles-mêmes, tirer du plaisir à défaire des attachements douteux, se débattre avec la captation politique de notre insouciance ou de notre spontanéité... Bref essayer de défendre un espace où la domestication politique de notre sensibilité n'opère plus.

Propos recueillis en décembre 2025.

GABRIEL SPARTI : PORTRAIT

Avec son regard discret et pénétrant à la fois, Gabriel Sparti impose un certain mystère. De nature réservée, le jeune auteur et metteur en scène fait partie de ces artistes qui préfèrent l'ombre des coulisses à la lumière du plateau. Nous tenons toutefois à saluer son travail. Lui qui affirme « n'en être encore qu'aux balbutiements d'une pratique » – *Menace chorale* est son deuxième spectacle –, s'impose avec une patte théâtrale singulière et des mises en scène extrêmement intelligentes et déroutantes, où la beauté de la dramaturgie s'étire à souhait, où des paysages mentaux prennent forme. Rencontre.

Gabriel Sparti naît en Suisse, en 1994, où il passe son enfance et sa jeunesse. Une partie de sa famille est originaire de Sicile – son père est arrivé en Suisse lorsqu'il était enfant. Le théâtre arrive un peu par hasard dans sa vie. Il fait ses premières armes dans une petite compagnie suisse de la campagne vaudoise avec laquelle il crée quatre spectacles. Pendant deux ans, la petite troupe tourne de caveaux en salles communales. Désireux de poursuivre l'expérience théâtrale et éprouvant le besoin de quitter son pays natal, il s'installe, un peu par hasard, en Belgique, à Liège, en 2014 pour suivre des études d'acteur. Il sort diplômé du Conservatoire de Liège (l'ESACT) en 2019. Sa rencontre, durant son cursus, avec certain·es auteur·rices, professeur·ses et camarades d'école confirme son envie de poursuivre dans cette voie.

Vers une conscience artistique et politique

Pendant ses études, Gabriel découvre l'œuvre de Heiner Müller, notamment auprès de la professeure Isabelle Gyselinx. D'autres enseignant·es marquent son parcours. C'est le cas de Françoise Bloch avec laquelle il découvre l'écriture de plateau. Ou encore Olivier Neveux, professeur d'histoire et d'esthétique du théâtre, qui le pousse à se poser des questions formelles et politiques et l'emmène à des endroits de pensée qu'il avait plutôt évités quand il habitait en Suisse, pays dont la structure et les paysages favorisent une approche apolitique et distanciée du monde.

Cette tentative de conscientiser le monde dans lequel il s'inscrit s'accompagne d'une volonté de recherche constante. Rien n'est jamais acquis ni acté, tout se construit et se contredit tout le temps. Plus on apprend des choses sur une situation, plus s'ouvre une multitude de possibles à architecturer.

Le mal du pays

Une carte blanche à l'ESACT amène Gabriel, au sortir des études, à sa première création : *Heimweh / Mal du pays*. N'en croyez pas le titre, il n'éprouve aucun mal du pays et est plutôt soulagé d'avoir quitté la Suisse où il se sentait à l'étroit. Son histoire personnelle n'est toutefois pas le sujet de la pièce.

Partant d'une petite plaisanterie, le metteur en scène essaie de mettre en lumière dans *Heimweh* ce qu'il est dangereux de devenir quand on s'acclimate complètement au paysage suisse. Qu'est-ce que ce cadre crée comme manières d'être au monde ? Plusieurs tentatives de réponses : un immobilisme, du déni, du bien-être mâtiné de névrose... Il présente une première étape de travail lors d'un « Qui vive ! » au théâtre des 13 vents – CDN de Montpellier en 2022, avant la création en mai 2023, aux Halles de Schaerbeek.

Heimweh se rapproche d'un pamphlet théâtral adressé au conformisme social et moral s'inspirant de Fritz Zorn et Thomas Bernhard. Pourtant on ne décèle pas de haine univoque chez lui, au contraire de Bernhard. Il s'agit plutôt d'une colère, d'un rejet doublé de mélancolie, d'une forme de conscience malheureuse liée à une illusion perdue : le monde n'est pas tel qu'on a voulu nous faire croire qu'il est. Dans toute son ambivalence, Gabriel a rejeté ce cadre et cette politique suisse, mais le tout est englobé dans un certain regret d'avoir quitté ce pays. Il y a toujours une séduction de ce que l'on veut rejeter.

Il en résulte que *Heimweh* est une critique grinçante et souvent drolatique d'un petit pays neutre, la Suisse, qui devient le matériau principal du spectacle. Après avoir marqué de nombreux esprits, notamment en France et en Suisse, cette première création continue de tourner et est passée par le Théâtre de la Bastille à Paris, en janvier 2025.

Gabriel Sparti se lance à présent dans sa deuxième création, celle qui est peut-être la plus difficile à entreprendre. En effet, on ne veut pas faire un copier/coller du projet précédent, mais il faut malgré tout réussir à garder ce qui est intéressant à creuser. Le jeune metteur en scène sait que quoiqu'il arrive, il doit avant tout faire confiance à l'art des acteurs et actrices qui l'entourent.

(...)

Extrait du portrait réalisé par Emilie Gäbele pour la brochure de saison 2025-2026. Lire l'entièreté du portrait en ligne : <https://lestanneurs.be/portrait-gabriel-sparti/>



GÉNÉRIQUE

MISE EN SCÈNE ET ÉCRITURE Gabriel Sparti

INTERPRÉTATION ET ÉCRITURE Raphaëlle Corbisier, Karim Daher, Alain Ghiringhelli, Anne-Sophie Sterck, Laure Valentinelli et Tara Veyrunes

DRAMATURGIE ET ÉCRITURE Yann-Guewen Basset

ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Margot Dufeutrelle

STAGIAIRE À LA MISE EN SCÈNE Nelly Pons

DIRECTION MUSICALE Ségolène Neyroud et Audrey Bommier

SCÉNOGRAPHIE Marie Szersnovicz

CRÉATION LUMIÈRE Nora Boulanger Hirsch

CRÉATION SONORE Laure Lapel

CRÉATION COSTUMES Solène Valentin

DIRECTION TECHNIQUE ET RÉGIE GÉNÉRALE Antoine Vanagt

CONSTRUCTION DÉCOR Wim Piqueur

DIFFUSION Catherine Hance

UN REMERCIEMENT TOUT PARTICULIER À Laurène Hurst

UNE CRÉATION DE Gabriel Sparti

COPRODUCTION ET ACCUEIL EN RÉSIDENCE Théâtre Les Tanneurs, Le Manège Maubeuge, Maison de la culture de Tournai/maison de création, Théâtre des 13 vents – CDN de Montpellier – dispositif Seconde !

COPRODUCTION Théâtre Garonne, Scène européenne – Toulouse, Comédie de Genève, La Coop asbl et Shelter Prod

ACCUEIL EN RÉSIDENCE Théâtre de l'Élysée à Lyon

UNE PRODUCTION DÉLÉGUÉE DU Théâtre Les Tanneurs

PRODUCTION EXÉCUTIVE Prémisses production

AVEC LE SOUTIEN DE la Fédération Wallonie- Bruxelles – section théâtre, de Wallonie-Bruxelles International, du Festival Factory à Liège, Taxshelter.be, ING et du Tax Shelter du gouvernement belge fédéral

AVEC LA PARTICIPATION DU Centre des Arts Scéniques

Contact presse

Emilie Gäbele

emilie@lestanneurs.be

+32 (0)2 213 70 52

DOSSIER DE PRESSE

THÉÂTRE LES TANNEURS

Théâtre Les Tanneurs

+32 (0)2 512 17 84

rue des Tanneurs, 75-77
1000 Bruxelles

MENACE CHORALE